

UNE FOLLE.

Cette année-là, répondant aux instances de mon ami Allain, j'étais allé passer mes vacances sur les côtes de Bretagne, et chaque matin nous faisions de merveilleuses promenades au milieu des rochers abruptes et des ajouces en fleurs, ou bien encore dans les chemins creux qui courent bordés de haies vives et abrités sous les séculaires futaies.

Un jour où nous avions dirigé nos pas vers la mer, nous arrivâmes au point culminant d'un promontoire qui descendait en amphithéâtre jusqu'à la grève; là, à l'ombre d'un groupe de chênes séculaires, se dressait un dolmen.

L'aspect sauvage et désolé de ce site était d'une incomparable grandeur. Le silence n'y était troublé que par le bruit sourd de la mer roulant les galets sur la plage et les cris désolés des corbeilles qui passaient en tourbillonnant à des hauteurs prodigieuses, au-dessus de nos têtes, pour aller s'abattre sur la grève. L'herbe et les joncs qui poussaient là étaient desséchés et rompus par le soleil et le hâle de la mer; et les vieux chênes étaient si rabougrés, leurs branches étaient si étrangement contournées qu'ils avaient l'air de désespérés se tordant les bras. Seuls de gros bouquets de gui poussaient vigoureusement sur leurs troncs noueux, narguant la dormante dent-bleue de l'éternel sommeil à l'ombre de leur ramure.

De l'endroit où je m'étais assis on découvrait un superbe panorama; la mer s'étendait à mes pieds comme un immense tapis frangé d'argent.

Désireux de conserver un souvenir de cet endroit, j'avais tiré un album de ma poche et je faisais un croquis. Allain m'avait quitté et se livrait sur la plage à une pêche quelconque. J'étais seul, et pendant que ma main cherchait à retracer les masses de ce grandiose paysage, mon imagination me reportait tout à coup en pleine Gaule superstitieuse et barbare et évoquait les poétiques images des belles druidesses, vierges sacrées aux longues robes blanches, aux luxuriantes chevelures, aux voix enchantées.

Mais quels ne furent pas mon trouble et mon étonnement, lorsque je vis tout à coup mon rêve prendre corps et se changer en réalité!

Une belle jeune fille s'avancait lentement sous les arbres; sa longue robe simplement retenue sur les hanches, retombait en plus majestueux et semblait d'un vêtement antique. Sa haute stature et l'élégance de sa taille lui donnaient une allure superbe; le port de la tête était fier et hautain. Ses cheveux noirs serrés par un ruban tombaient en flots ondulés sur ses épaules. Le visage exprimait une grande énergie et était d'une rare et sévère beauté.

Elle fit quelques pas et se trouva inondée de lumière; elle éleva alors sa main à la hauteur de ses yeux pour les abriter de l'éclat du jour, et dans l'ombre de cette main je les vis briller d'une étrange façon: on eût dit qu'à force de fixer l'imminence, ils avaient pris quelque chose de la profondeur de la mer.

Longtemps, elle demeura là, immobile et comme en extase, fouillant ardemment l'horizon; puis, elle alla s'asseoir sur une roche, dans une pose pleine de grâce, le coude appuyé sur la pierre; elle laissa retomber sa tête sur sa main et regarda dans le vide, s'abandonnant à ses rêveries.

Pour moi, je me tassis coi, subjugué par le charme plein de savoir de ce délicieux spectacle. Soudain, ma belle apparition sembla sortir d'un rêve pénible, passa plusieurs fois ses mains sur son front, comme pour en chasser un douloureux souvenir, et, se levant, murmura en s'éloignant: — Rien! toujours rien!... Et elle disparut: ma vision s'était évanouie!

II

A mon tour je me levai, et je fis part à mon compagnon de ce que je venais de voir. — Ah! pauvre fille!... c'est la folle! me répondit-il. Et comme je l'interrogeais du regard:

— Te souviens-tu de Georges de Pontec, notre ancien camarade de collège. — Celui qui devait officier de marine?... Oui, parfaitement. — Eh bien! je vais te dire son histoire, qui est aussi celle de cette malheureuse.

Et mon compagnon me fit le récit suivant: — Georges était le cousin et le fiancé de Mlle de Kerrien, dont les parents habitaient le château que tu aperçois d'ici à travers les arbres; ils avaient été élevés ensemble, comme un frère et une sœur et s'aimaient tendrement; on les avait fiancés dès le

berceau, et ils s'étaient si bien faits à la pensée d'être l'un à l'autre qu'ils n'auraient pas admis qu'il pût en être autrement. Ces projets n'étaient un mystère pour personne. On était arrivé à la mi-novembre, et l'époque du mariage venait d'être définitivement arrêtée. Georges descendait au petit bourg de Ploubec pour s'entendre à ce sujet avec le meire.

«Ce jour-là, il faisait un temps épouvantable; le vent soufflait en tempête et hurlait sinistrement dans les couloirs du château de Kerrien. De gros nuages noirs et gris couraient sur le ciel. On entendait au loin la mer orfer furieusement en se précipitant contre la falaise.

«Cependant, Mlle de Kerrien avait voulu accompagner son fiancé, et roulée dans un grand châle de laine qui l'enveloppait, elle marchait suspendue à son bras et étroitement serrée contre lui. Une pluie fine tombait par rafales, les aveuglait et les fouettait au visage. A peine s'entendaient-ils parler, mais elle était heureuse de se trouver seule avec lui au milieu de la tourmente. Elle était obligée de lutter contre le vent qui, à chaque instant, s'enfonçait dans ses vêtements, menaçait de les renverser tous les deux.

«A mesure qu'ils avançaient, le bruit de la mer devenait plus terrible; la campagne était jonchée de plantes marines et de flocons d'écume apportés jusque-là par le vent.

«Lorsqu'ils arrivèrent sur le port, où ils étaient connus et aimés de tous, ils trouvèrent la population bouleversée; des groupes d'hommes et de femmes stationnaient, échelonnés sur l'étroit sentier qui gravit la falaise, s'abritant derrière les rochers, les pans de murs, et regardant, anxieux, vers le large.

«Un malheureux brick, complètement désemparé était poussé par le courant et la tempête vers les récifs, où il allait infailliblement se briser. On apercevait l'équipage, cramponné aux bastingages et aux agrès, faisant des signaux de détresse désespérés. Ces malheureux semblaient alternativement s'abîmer dans des profondeurs sans fond, ou s'enlever tout couverts d'écume sur une montagne d'eau.

«L'océan, hérissé de lames monstrueuses, les lançait une à une contre les rochers et les mûles sur lesquels elles venaient se briser avec des clameurs terribles, tantôt rejettant en hautes gerbes qui montaient vers le ciel comme une immense fumée, tantôt se volatilisaient sous la violence du choc et retombaient en une fine et légère vapeur blanche, les goélands emportés par la violence des vents, leurs grandes ailes déployées, passaient rapides au-dessus des flots, se détachant en blanc sur le noir du ciel et jetant dans l'air leur cri strident.

«On avait bien eu la pensée d'armer le canot de sauvetage, mais les plus vieux marins s'étaient refusés à l'idée, ils avaient regardé d'abord le ciel, puis la mer, et, secouant la tête, avaient déclaré la chose impossible.

«Les poings crispés, leurs grands chapeaux de toile enfoués sur les yeux, ils regardaient, désespérés, ces hommes que leur destinée poussait à une mort certaine.

«Soudain, un frémissement d'horreur parcourut toute la foule. Sur l'arrière du navire venait d'apparaître une femme. Elle était à genoux, tenant d'un enfant étroitement serrés sur sa poitrine.

«La vue de ces frères créatures secoua singulièrement ces rudes marins.

«— Mes amis, s'écria Georges, il ne sera pas dit que nous aurons laissé périr ces braves gens sous nos yeux sans essayer de leur porter secours. Qui veut me suivre? Moi, j'embarque.

«A ces mots, Mme de Kerrien devint blanche comme une morte. Ses yeux s'emplirent de larmes, et les mains jointes, suppliante, elle s'avança vers Georges pour le retenir. Mais ses regards tombèrent sur le bout de ruban rouge qu'il portait à la boutonnière, — car Georges avait été décoré à la suite d'une action d'éclat, — et toute la vaillance de sa race se réveillant soudain dans son cœur:

«— Va! dit-elle. Que Dieu te protège! Je t'aime trop pour te retenir!

«Et lui enlaçant la tête de ses bras, elle lui donna un suprême baiser dans lequel elle mit tout son amour.

«Georges, s'arrachant à cette étrointe, sauta dans le canot; embardis par cette exemple, vingt hommes voulurent le suivre.

«— Non, dit Georges; cinq c'est assez! — L'embarcation fut mise à flot, et sous l'effort de ces dix braves vigoureux, elle partit. — Pendant quelques instants encore, on entendit le bruit des avirons s'ébranlant sur les planches; puis, le canot doubla la jetée et on n'entendit plus rien. — Toute la population était là, tréante, silencieuse, suivant avec effroi les péripéties de ce drame terrible. Les femmes agonisées autour du grand calvaire

est une science toute de logique et d'histoire, montre la vraie nature de son caractère et la discipline à laquelle son esprit a toujours été soumis.

«Le brick était sauvé. — Mais, au même instant, un second cri terrible et plein d'angoisse se fit entendre, et Mlle de Kerrien tomba inanimée dans les bras des femmes qui l'entouraient. Une la ne haute comme une muraille avait pris le malheureux canot par le travers et l'avait brisé en le précipitant contre le navire. Les vaillants sauveteurs furent engloutis.

III

Mon compagnon, ému par le récit qu'il me faisait, s'était arrêté; il reprit:

«On rapporta Mlle de Kerrien au château dans un état désespéré; elle resta inanimée pendant deux jours; lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était folle.

«Depuis, on la voit presque constamment errer seule sur la grève; du drame terrible auquel elle a assisté, son pauvre cerveau n'a retenu que la première partie et elle attend toujours le retour de son fiancé.

«Lorsque la mer est grosse et que le vent souffle, les pêcheurs, en passant la nuit, par le travers de Kerrien, aperçoivent les fenêtres de la chapelle illuminées, et la brise leur apporte des sons sonnelés et lugubres, mais harmonieux au-delà de toute expression. «L'Orgue de la demoiselle!» disent-ils. Et, pris d'une sorte d'orsais superstitieuses, on entendait cette musique semblable à des soupirs pleins de tristesse, ils soulèvent leurs bonnets en disant: «Pour les trépassés!»

LE ROI D'ITALIE.

Le New York Herald publie de curieuses notes sur le roi d'Italie et le petit palais qu'il habite au fond des jardins du Quirinal, «la Palazzina». Ce n'est pas une interview, c'est le récit d'une visite faite à S. M. Victor-Emmanuel III par un rédacteur d'un grand journal américain venu à Rome pour présenter au Roi les hommages du Herald. Le rédacteur n'a donc eu aucune déclaration à rapporter, mais il a tracé de cette visite le récit charmant que voici: Le Roi reçoit habituellement en petite tenue de général. Suivant l'étiquette c'est le Roi qui interroge, le visiteur ne fait que répondre; Vittorio-Emmanuel III, très sûr dans ses questions, conduisit parfaitement les discours; mais très souvent le Roi quitte cette forme en passant à une conversation familière et profonde, laquelle ses connaissances personnelles et variées ont occasion de se manifester.

Au premier abord, le Roi paraît froid et sa voix a une inflexion brusque et militaire, mais bientôt, en parlant, il s'anime, sa voix s'adoucit et alors un fin sourire éclaire ses traits, son visage brille d'intelligence pendant que ses yeux bleus et profonds lancent souvent des éclairs qui rappellent le regard toujours ardent de ses pères. Le front qui est beau et vaic parle de son savoir. L'aspect est d'un soldat, mais d'un soldat dans lequel la science, l'esprit militaire vont souvent ensemble avec la gaieté. L'impression qu'on en reçoit est excellente. Le roi Vittorio Emmanuel III apparaît immédiatement «un homme». C'est bien difficile, pendant les quelques instants d'une conversation, quoiqu'il a tracé de cette visite le récit charmant que voici: Le Roi reçoit habituellement en petite tenue de général. Suivant l'étiquette c'est le Roi qui interroge, le visiteur ne fait que répondre; Vittorio-Emmanuel III, très sûr dans ses questions, conduisit parfaitement les discours; mais très souvent le Roi quitte cette forme en passant à une conversation familière et profonde, laquelle ses connaissances personnelles et variées ont occasion de se manifester.

Mais, je le répète, ce qui apparaît être le principal caractère de sa personnalité, c'est sa volonté impérieuse et qui se connaît consciencieusement. Lorsque, en causant, il lui arrive parfois de mentionner quelque chose qu'il veut faire, son front est traversé par une ride, signe évident d'une résolution inébranlable. Une aussi ferme volonté est, du reste, une tradition dans la maison de Savoie. Vittorio Emmanuel II nous par le sein qu'un des professeurs du jeune Roi a jadis, en parlant de sa volonté, affirmé qu'il mériterait sûrement, ainsi que son grand aïeul Emmanuel Filiberto, le surnom de «Tête de fer».

Un autre trait caractéristique du Roi est sa tendresse pour sa famille et l'austérité de sa vie. Il se plaît à faire observer que la petite palazzina est plus que suffisante pour deux jeunes mariés au monde. Très rarement il dit: «Ma reine Elena» ou «la reine Margherita»; mais «ma femme», «ma mère». Quoiqu'il se lève chaque matin très tôt, il parle avec une certaine préoccupation de l'ennui de se lever pendant l'hiver lorsqu'il ne fait pas encore jour et il considère presque comme une débauche de se coucher à dix heures et demie. Il a requis de pareilles habitudes pendant les longues années d'études, car il s'habitua à l'étude, à l'étude en comme idéal le «savoir». Même sa passion pour la numismatique, qui

est une science toute de logique et d'histoire, montre la vraie nature de son caractère et la discipline à laquelle son esprit a toujours été soumis.

«Lorsqu'ils arrivèrent sur le port, où ils étaient connus et aimés de tous, ils trouvèrent la population bouleversée; des groupes d'hommes et de femmes stationnaient, échelonnés sur l'étroit sentier qui gravit la falaise, s'abritant derrière les rochers, les pans de murs, et regardant, anxieux, vers le large.

«Un malheureux brick, complètement désemparé était poussé par le courant et la tempête vers les récifs, où il allait infailliblement se briser. On apercevait l'équipage, cramponné aux bastingages et aux agrès, faisant des signaux de détresse désespérés. Ces malheureux semblaient alternativement s'abîmer dans des profondeurs sans fond, ou s'enlever tout couverts d'écume sur une montagne d'eau.

«L'océan, hérissé de lames monstrueuses, les lançait une à une contre les rochers et les mûles sur lesquels elles venaient se briser avec des clameurs terribles, tantôt rejettant en hautes gerbes qui montaient vers le ciel comme une immense fumée, tantôt se volatilisaient sous la violence du choc et retombaient en une fine et légère vapeur blanche, les goélands emportés par la violence des vents, leurs grandes ailes déployées, passaient rapides au-dessus des flots, se détachant en blanc sur le noir du ciel et jetant dans l'air leur cri strident.

«On avait bien eu la pensée d'armer le canot de sauvetage, mais les plus vieux marins s'étaient refusés à l'idée, ils avaient regardé d'abord le ciel, puis la mer, et, secouant la tête, avaient déclaré la chose impossible.

«Les poings crispés, leurs grands chapeaux de toile enfoués sur les yeux, ils regardaient, désespérés, ces hommes que leur destinée poussait à une mort certaine.

«Soudain, un frémissement d'horreur parcourut toute la foule. Sur l'arrière du navire venait d'apparaître une femme. Elle était à genoux, tenant d'un enfant étroitement serrés sur sa poitrine.

«La vue de ces frères créatures secoua singulièrement ces rudes marins.

«— Mes amis, s'écria Georges, il ne sera pas dit que nous aurons laissé périr ces braves gens sous nos yeux sans essayer de leur porter secours. Qui veut me suivre? Moi, j'embarque.

«A ces mots, Mme de Kerrien devint blanche comme une morte. Ses yeux s'emplirent de larmes, et les mains jointes, suppliante, elle s'avança vers Georges pour le retenir. Mais ses regards tombèrent sur le bout de ruban rouge qu'il portait à la boutonnière, — car Georges avait été décoré à la suite d'une action d'éclat, — et toute la vaillance de sa race se réveillant soudain dans son cœur:

«— Va! dit-elle. Que Dieu te protège! Je t'aime trop pour te retenir!

«Et lui enlaçant la tête de ses bras, elle lui donna un suprême baiser dans lequel elle mit tout son amour.

«Georges, s'arrachant à cette étrointe, sauta dans le canot; embardis par cette exemple, vingt hommes voulurent le suivre.

«— Non, dit Georges; cinq c'est assez! — L'embarcation fut mise à flot, et sous l'effort de ces dix braves vigoureux, elle partit.

«Pendant quelques instants encore, on entendit le bruit des avirons s'ébranlant sur les planches; puis, le canot doubla la jetée et on n'entendit plus rien.

«Toute la population était là, tréante, silencieuse, suivant avec effroi les péripéties de ce drame terrible. Les femmes agonisées autour du grand calvaire

est une science toute de logique et d'histoire, montre la vraie nature de son caractère et la discipline à laquelle son esprit a toujours été soumis.

«Lorsqu'ils arrivèrent sur le port, où ils étaient connus et aimés de tous, ils trouvèrent la population bouleversée; des groupes d'hommes et de femmes stationnaient, échelonnés sur l'étroit sentier qui gravit la falaise, s'abritant derrière les rochers, les pans de murs, et regardant, anxieux, vers le large.

«Un malheureux brick, complètement désemparé était poussé par le courant et la tempête vers les récifs, où il allait infailliblement se briser. On apercevait l'équipage, cramponné aux bastingages et aux agrès, faisant des signaux de détresse désespérés. Ces malheureux semblaient alternativement s'abîmer dans des profondeurs sans fond, ou s'enlever tout couverts d'écume sur une montagne d'eau.

«L'océan, hérissé de lames monstrueuses, les lançait une à une contre les rochers et les mûles sur lesquels elles venaient se briser avec des clameurs terribles, tantôt rejettant en hautes gerbes qui montaient vers le ciel comme une immense fumée, tantôt se volatilisaient sous la violence du choc et retombaient en une fine et légère vapeur blanche, les goélands emportés par la violence des vents, leurs grandes ailes déployées, passaient rapides au-dessus des flots, se détachant en blanc sur le noir du ciel et jetant dans l'air leur cri strident.

BOSSUET

ET

Massillon à la ville.

Paris, 1 avril.

Mouret-Sully a cédé à des sollicitations multiples et pressantes de chrétiens dévoués et lettrés qui se rappelaient quel plaisir élevé il procura à ses auditeurs de marque et de choix quand, il y a quatre ans, il eut l'idée de lire des fragments des plus beaux sermons de carême de Bossuet et de Massillon, et il va nous rendre ce plaisir rare et distingué. Il va reprendre le cours de ces lectures, et les fragments qu'il lira seront commentés, expliqués, préparés par notre confrère M. Léo Claretie, un jeune docteur en lettres qui s'est fait un nom dans l'art de la conférence érudite et attrayante. Il a véritablement créé ce genre de conférences pour les dames du monde, documentées et instructives sans raideur et sans pédantisme. Il est bien désigné pour ces commentaires littéraires nécessaires à d'aussi belles pages pour les mieux goûter en les replaçant dans leur milieu.

Il y a quatre ans, la tentative avait d'abord étonnée et elle fut discutée les premiers jours. Aussitôt qu'on connut la façon dont ces séances étaient organisées, le sérieux et la tenue qui y présidaient, la cause fut gagnée et on voulut bien ne plus discuter son plaisir.

Le fait est là. Chacun sait que Bossuet, que Massillon ont prononcé d'admirables sermons. Mais les lit-on? En a-t-on le temps? Les journaux, les revues, les livres nouveaux, les devoirs du monde ne laissent pas ce loisir.

Et les lit-on soi-même, il y faudrait du temps, du loisir, du calme, de la méditation. Mais à ces lectures orales, le plaisir se double d'un profit. On admire le talent sobre et puissant de Mouret-Sully, obligé à de comprimer sa force et ses éclats, et en une heure on a fait le tour complet d'un de nos plus impérieux monuments de l'éloquence française.

C'est une date bien intéressante dans l'histoire artistique de Mouret-Sully que celle de ces lectures. Nul mieux que lui ne pouvait les aborder. Il a le talent, l'autorité, le prestige, l'aisance. L'idée n'était pas absolument neuve. Il y a quelque vingt ans, Dupont-Vernon a lu, sur la même scène des Capucins où florissait alors l'éloquence de Sarcey, de Lapommeraye, toute l'oraison funèbre de Condé par Bossuet. Le nom du lecteur n'avait pas l'autorité nécessaire pour imposer cet essai.

Mouret-Sully, lui qui joue avec cette majestueuse grandeur le rôle du grand-prêtre Joad dans Athalie, est digne d'aborder la superbe prose de l'Aigle de Meaux.

Ce n'est plus l'acteur qui apparaît, c'est le dieu excellent dont la parole se soulève par le souffle puissant de son grand talent, digne serviteur de ce grand génie. Esprit élevé, éclairé, âme noble et généreuse, inspiré par l'habitude et la fréquence de tout ce que notre littérature nationale a produit de plus ample, de plus sublime et de plus majestueux, ce familier des sommets de la poésie est le seul qui puisse demander à l'ombre de Bossuet l'honneur de le faire revivre parmi nous.

Nien ne lui était plus sensible et plus doux que lorsqu'il apercevait dans son assistance des prêtres vena à cette sorte de consécration du grand génie religieux de Bossuet. Et ceux-ci en eux-mêmes le devaient reconnaître de contribuer ainsi par leur motion puissante et communicative de sa voix à répandre par le monde cette admirable sémence de la parole divine qui dormait et se desséchait dans la poudre de l'oubli.

Et comment en serait-il autrement? Il y a des musées pour les beaux tableaux des maîtres qui ont fixé sur la toile les splendeurs et les grandes leçons de la religion. Il y a des musées pour les œuvres d'un Zurbarán, d'un Fra Angelico, d'un Raphaël, d'un Michel-Ange.

Pourquoi n'existerait-il pas aussi une sorte de musée littéraire, dont l'office serait de faire connaître et de ressusciter les splendeurs des génies négligés? Que de belles choses, dont tout le monde parle, dont chacun se vantait d'être un spécialiste, dont on ne se souciait pas de connaître, dont on ne se souciait pas de lire, dont on ne se souciait pas de posséder! Mais on les admire de confiance! Mais

il faut que de pareils essais soient tentés par ceux qui en sont dignes, et qui n'offusqueront pas. Ces titres-là ont été confiés à Mouret-Sully par les nombreux auditeurs qui se sont succédés devant lui.

Il a en aussitôt des imitateurs. Toute idée heureuse est aussitôt imitée. Beaucoup d'autres, dans beaucoup de salles, ont lu des sermons célèbres. D'ailleurs, des lectures de Bossuet par Mouret-Sully n'ont rien qui puisse alarmer les scrupules les plus timides, et dans le cas contraire, on s'étonnerait bien plus que des fidèles s'assemblent pendant la semaine sainte dans des théâtres profanes où des artistes exécutent des concerts spirituels, et même jouent des drames de la Passion qui n'ont plus rien de commun soit avec les mystères du quatorzième siècle ou avec la Passion d'Oberammergau.

Au regard de l'art, rien n'est plus délicat, rien n'est plus difficile que de lire des sermons en public. Le cas est particulièrement difficile pour Mouret-Sully, qui doit brider son tempérament et se surveiller, sous peine d'être choquant. Il ne faut pas jouer. Il faut lire de telle façon que nous recevions l'impression de l'autrefois, que nous puissions nous imaginer ce que fut le préche de Bossuet, et quel effet saisissant produisait sa grandiose simplicité. Le pire effet serait de songer en pareille occurrence à l'homme de théâtre; celui-ci doit s'effacer pour pousser Bossuet en avant dans toute la gloire triomphante de sa splendeur sacrée.

Faut-il dire que la difficulté est d'ailleurs plus grande, que des prédicateurs même ne l'évitent pas toujours. Que Mouret-Sully relise les sermons de Bossuet sur la Parole de Dieu. Il ne saurait prendre un meilleur guide. Saut Jean Chrysostome reprochant à ses auditeurs d'écouter les discours ecclésiastiques comme si c'était un théâtre, et de ne ressentir que des émotions artificielles et de représentation. Souvent ils semblaient émus, et il élevait dans l'auditoire des cris et des voix qui marquaient que ses discours excitaient les cœurs. L'appréhensif alors que ce fussent des affections de théâtre exaltées par ressorts et par artifices.

L'émotion que procure la lecture par Mouret-Sully n'atteint pas à des effets si mensongers, et quand il litait les pages si admirables de la Passion ou Bossuet a mis toute la ferveur et tout le lyrisme de son âme, des larmes silencieuses coulaient des yeux des femmes dans la petite salle silencieuse; n'est-ce pas la plus belle preuve que ces séances n'ont rien de trop profanes et qu'elles seront au contraire un digne et bel hommage à la foi et à l'éloquence du plus grand de nos génies?

LE MOULIN BLEU.

Tout là-haut perché sur la colline, comme un oiseau au bec d'acier, le moulin de père Brennus, qui abandonné, était autrefois le moulin à vent où se rendaient tous les paysans d'alentour. Etant enfant, lorsque je traversais la plaine et que je voyais s'agiter, tourner ces grands bras, ces gigantesques signaux faisant des appels désespérés vers l'infini, j'éprouvais une singulière impression. Vers le soir, à l'heure où le soleil descendait à l'horizon tout en feu, le moulin isolé, plaquait sa tache noire, et ses larges ailes se balançaient comme des fantômes se poursuivant sans se joindre dans l'incendie du ciel.

La mouture au vent fut un jour détreinée; sur le bord du Flon, une usine, un grand moulin à eau enleva peu à peu la clientèle du père Brennus.

Les gens du village, n'ayant plus besoin de ses services, se déshabituèrent de suivre la petite route blanche bordée de genêts; on ne vit plus que quelques paysans, allant à jour fixe porter au meunier propriétaire le prix de la location de quelques lopins de terre.

Les domestiques devenus bouches inutiles furent renvoyés; et, triste et solitaire, Brennus, sans se soucier des fleurs, printaniers qui embaumaient le jardin à l'époque du nouveau temps, se mit à retourner la terre avec activité s'occupant d'une culture plus prosaïque.

On était à l'époque des semailles; levé à l'aube, le meunier depuis plus d'une heure tourmentait le sol roussâtre, lorsque l'outil rencontra une résistance, le fer grêna sur un corps dur; le redouble d'effort, l'obstacle tient bon.

Depuis combien d'années, de siècles, repose-t-elle en ce lieu? — Femme ou divinité, elle est Jolie, les traits sont fins et réguliers, les contours gracieux sont peints et simulés par la tunique qui retombe au-dessus de ses pieds mignons, d'une main elle tient une palme d'or, de l'autre soulève gracieusement son voile au-dessus des yeux paraissant obéir au désir curieux d'un admirateur.

Quelle est cette femme, cette idole, ensevelie comme une morte bien-aimée, sûre d'une moisson de fleurs? — Et Brennus la contemple, la retourne en tous sens, espérant découvrir un mot, un nom.

Ce nom, que lui apprendrait-il? Des savants, des archéologues lui fourniraient des explications plus ou moins exactes; mais il se garderait bien de parler de sa trouvaille!

Après avoir déposé chez lui son trésor, le meunier fouilla de nouveau le sol, avec le secret espoir de découvrir d'autres merveilles.

En effet, à peu de distance de la pierre tumulaire apparut un vase en fine poterie renfermant un coiffeur, un bracelet et une branche d'un feuillage inconnu ayant conservé sa fraîcheur et sa souplesse, comme si elle eût été cueillie depuis quelques instants.

Ah! comme ils ont bien fait, ses concurrents, de construire sur ce ruisseau le moulin qui a fait sa ruine! — En un instant il oublie ses tristesses, son isolement. Tous ces paysans qui l'ont délaissés ne lui eussent jamais causé autant de joie que la découverte de cette merveille.

De ce jour, la vie changea pour Brennus, ce solitaire eut une compagne; cette inconnue était son bien, son secret, son mystère. Il la parait du collier et du bracelet d'or, et tous deux de chaînons souples et ciselés.

Ses grosses mains épaisses, maladroites et calleuses, se firent plus légères et plus douces, pour parer la souriante idole dont les lèvres semblaient s'entr'ouvrir pour le remercier de l'avoir tirée de l'ombre du sépulcre.

Jamais Brennus n'avait aimé le travail de la terre, le labeur de chaque jour suffisait à sa vie rustique, les heures douces de l'amitié, de l'amour, lui étaient restées inconnues; et voilà que la possession de ce chef-d'œuvre bouleversait son cœur et sa raison.

Ce rustaud devint un contemplatif communiquant ses pensées à la belle inanimée, et tant il est vrai que tout homme a besoin de reporter son âme vers l'idéal, d'adorer même son effigie, il en vint à lui faire offrande des plus jolies fleurs en disant simplement: — C'est pour toi que je les ai cueillies.

Ce changement d'existence ne pouvait passer inaperçu. Lorsque les paysans vinrent acquiescer les yeux de Brennus ne les eussent plus comme il avait coutume de le faire; il ne se plaçait plus de son isolement en vidant avec eux quelques bouteilles de vieux vin.

Ces réceptions furent si différentes, qu'elles éveillaient la curiosité, les caquets allèrent leur train, et sous différents prétextes les visiteurs reparurent au moulin bleu. Chacun remarqua un air de bonheur, une joie, une inquiétude, lorsqu'un indiscret tentait d'ouvrir la porte de la chambre où il avait placé la merveilleuse statuette.

Inquiet comme un aveugle qui craint pour son trésor, jaloux comme un amoureux qui tremble de perdre la femme aimée, Brennus se traînait lui-même. En passant de la belle inanimée, et tant il est vrai que tout homme a besoin de reporter son âme vers l'idéal, d'adorer même son effigie, il en vint à lui faire offrande des plus jolies fleurs en disant simplement: — C'est pour toi que je les ai cueillies.

Après cette visite, les dernières heures de la disparurent, Brennus avait bien l'attitude d'un coupable! Il fallait agir promptement, faire du zèle.

Deux jours après, fonctionnaires et magistrats se présentaient chez l'ancien meunier. Mille pensées traversaient l'esprit du brave Brennus: Venait-on lui ravir son trésor? De quel droit? Il n'était pas un voleur! Une perquisition chez lui? Ah! Jamais! Il voulait opposer la résistance, mais un policier le remit aux mains de deux gendarmes en disant: — Ne faites pas le malin; laissez-nous, il ne vous sera fait aucun mal.

Emporté par la colère, Brennus accentua son acte de résistance d'un jurément énergique, mais le résultat fut nul. Cette colère confirma les soupçons; on entra, on perquisitionna de la cave au grenier. Tout fut visité, on ouvrit sans scrupules les placards, les armoires, les bahuts, et à la grande confusion des magistrats, on ne trouva rien, absolument rien. On en conclut que Brennus était un maniaque, que la solitude achevait de rendre fou, et sans excuser pour leurs brutalités, les hommes de loi se retirèrent, laissant le pauvre meunier exaspéré de ces ignobles procédés.

Elle tient encore d'une main palme d'or, et de l'autre relève l'au-dessus de ses yeux éniqtiques, et je cherche parfois à pénétrer le mystère que son sourire m'invente à approfondir.

Oiseau-Moque

—ET—

FRAISHS

Pros Mous

Moqueur, vieux camarade, Avec qui, bien souvent, Je chante une algarde Qui rime avec le vent;

Moqueur joyeux et tendre, Bien qu'un peu batailleur, Mais qui sait faire entendre La note du ralleur;

Moqueur dont la pensée Est libre, sans avoir L'audace peu pensée De tout voir et savoir;

Moqueur de Louisiane, Où le printemps fleurit La flexible liane, Où le soco mûrit;

Moqueur le vrai poète Des arbres, des buissons, De nos jardins en fête Et chantant des chansons;

Moqueur qui te rapproches De nos toits familiers, Pour égréner les croches Et tes airs singuliers;

Moqueur à qui je donne Mon jardin en tout temps, Où la perdille pardonne Les péchés du printemps;